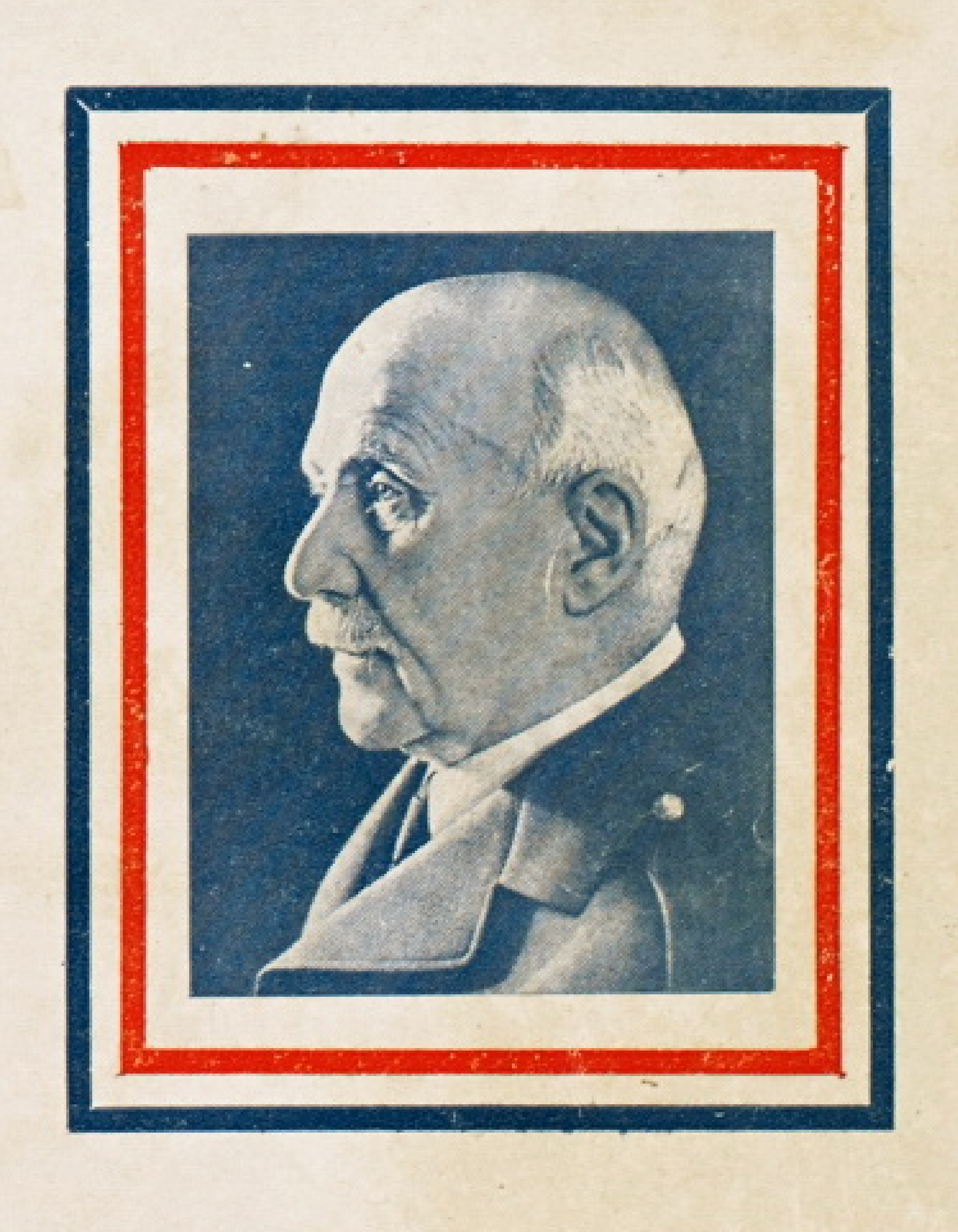


Aux Enfants de France

30,00

Sans les actes, les paroles sont vaines"

Ph. Pétain

11. novembre 1940.



LE CHEF DE L'ETAT FRANÇAIS

Au service de la France

Lorsqu'éclata la guerre de 1914, Philippe PETAIN avait 58 ans ; il n'était que colonel d'un régiment d'Infanterie et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Les circonstances le révélèrent.

Sur la Meuse, ce simple colonel commandait une brigade lors de la retraite de Charleroi.

Huit jours plus tard, comme il cantonnait à Tavaux, chez la veuve du Général de SONIS, on apprit qu'il était nommé général de brigade. Pendant la nuit, son hôtesse décousit ses galons de colonel et les remplaça par des étoiles.

Quoique simple brigadier, on lui donna aussitôt à commander une division, et, quinze jours plus tard, après avoir mené ses hommes à la victoire sur la Marne, il était fait général de division.

Après la Marne, il fut appelé à commander un corps d'armée, le 33e, et rejoignit son quartier général à Arras, en ce pays d'Artois où il était né. Après l'affaire de Carency en 1915, il devint commandant d'armée, et se rendit en Champagne, où il prit part à l'offensive victorieuse du 25 septembre.

Lorsque les Allemands déclenchèrent, le 21 février 1916, leur attaque sur Verdun, c'est PETAIN que le Père JOFFRE envoya devant la citadelle pour la défendre à tout prix. Le général fit un voyage d'une longue journée en auto, dans la neige, par des routes toutes encombrées de troupes qui se rendaient à Verdun. Il arriva la nuit au village de Souilly, qui devait être plus tard le quartier général de l'armée de Verdun.

N'ayant pas trouvé sur place les renseignements suffisants pour prendre la direction de la bataille, il continua sa route jusqu'à la Meuse, où se trouvait le quartier général du général HERR avec lequel il devait prendre contact. En arrivant là, il apprit que les Allemands avaient fait sauter la principale défense de la ville en s'emparant de Douaumont. Il rentra aussitôt à Souilly, où il arriva au milieu de la nuit. Il avait eu très froid au cours du voyage ; il avait la fièvre, et dut loger à Souilly chez un notaire du pays, dans une chambre où il y avait une cheminée sans feu, avec une si large ouverture qu'il voyait la lune au travers. Il attrapa une bronchite. Il lui fallait cependant continuer le travail. Au cours de la nuit, il appela au téléphone les généraux qui commandaient sur la rive gauche et sur la rive droite de la Meuse, et leur apprit qu'il était arrivé à Souilly pour prendre le commandement de Verdun. A chacun de ses appels les généraux répondaient : « Nous sommes contents que vous soyez là. Avec vous, nous reprenons espoir » : indiquant ainsi la confiance que PETAIN déjà inspirait.

Il sortit le lendemain matin, malgré la fièvre ; il se rendit à Verdun, et réunit les chefs qui commandaient là, pour leur donner ses instructions. Pendant les jours qui suivirent, il fut obligé de garder le lit, mais en exerçant son commandement. On lui apportait les renseignements. Il continuait à commander.

Ainsi, la volonté indomptable et la foi du Chef opérèrent le miracle qui sauva Verdun.



Au printemps suivant, après les désastres militaires et la défection des Russes, l'armée et le pays tout entier étaient tombés dans le désespoir et prêts à déposer les armes. C'est alors que PETAIN, le 15 mai 1917, fut nommé général en Chef des armées fran-

çaises. Un mois plus tard, l'armée était complètement reprise en mains, le pays commençait à reprendre espoir. Par sa seule présence, le vainqueur de Verdun avait accompli un nouveau miracle : il avait rendu à l'armée et au Pays la confiance qu'ils avaient perdue. Par lui, de nouveau la France était sauvée.

Maître de la manœuvre, il reprit le terrain qui avait été perdu à Verdun, dans une opération menée au mois d'août, et à laquelle assistait le général PERSHING.

En 1918, le commandement général des armées alliées étant exercé par FOCH, PETAIN, comme commandant de l'armée française, participa à la grande offensive libératrice du 18 juillet, au cours de laquelle nos troupes marchèrent de succès en succès jusqu'au moment où les Allemands durent demander un armistice. Il reçut, dans Metz libéré, le bâton de Maréchal.

Vingt ans plus tard, nous le retrouvons Ambassadeur en Espagne, puis Chef de l'Etat Français.

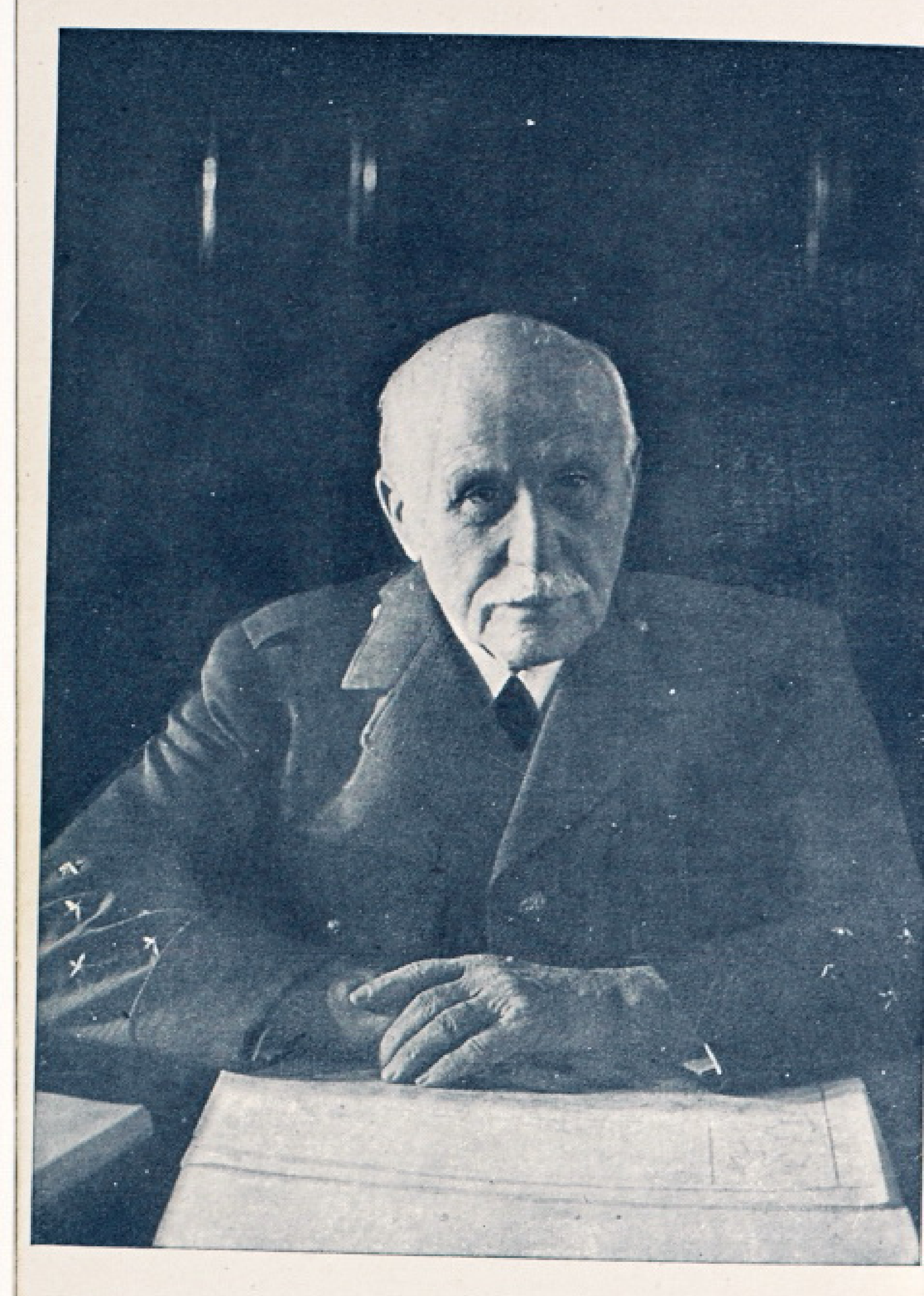


Tel est l'homme qui est appelé aujourd'hui, lors de la plus grande épreuve que notre Pays ait subie, à le relever de ses ruines et à refaire une France nouvelle.

Malgré ses 80 ans sonnés, il est plein de jeunesse.

Un homme qui l'aborda récemment, et dut traiter en quelques minutes avec le Maréchal une affaire qu'il régla d'un coup d'œil jusque dans les moindres détails, disait de lui : « Il émane du Maréchal un rayonnement qui a quelque chose de céleste. On est saisi, lorsqu'on l'aborde, par la majesté de sa personne ».

De fait, sa présence à elle seule suffit pour communiquer la foi qui l'anime. Dès qu'on le voit, on l'aime. Et quand on l'aime, on aime à le revoir.



LE MARECHAL A SA TABLE DE TRAVAIL

Messages du Maréchal



« Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur. »

« Donnons-nous à la France : elle a toujours porté son peuple à la grandeur. »

« Faisons notre devoir les uns et les autres ; le salut de la France sera la récompense de notre union. »

« Tous les Français fiers de la France, la France fière de chaque Français, tel est l'ordre que nous voulons instaurer. Nous y consacrerons nos forces. Consacrez-y les vôtres. »





« L'esprit de jouissance a détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. »

« On a revendiqué plus qu'on n'a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur. »

« La faveur ne distribuera plus de prébendes. Le gain restera la récompense du labeur et du risque. Dans la France refaite, l'argent ne sera que le salaire de l'effort. »







« La France a conscience d'avoir mérité le respect du monde. »

« J'ai foi dans le relèvement de la France... Son passé répond de son avenir. »

« La patrie demeure intacte tant que subsiste l'amour de ses enfants pour elle. »

« La France remettra en honneur les grandes vérités de la morale chrétienne qui ont formé la base solide de notre civilisation. »

« L'attachement à la petite patrie non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître. »

« Nous ferons une France organisée où la discipline des subordonnés réponde à l'autorité des chefs, dans la justice pour tous. »







« Le paysan de France a été assez longtemps à la peine, qu'il soit aujourd'hui à l'honneur. »

« La France redeviendra ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, une nation essentiellement agricole... Elle retrouvera toutes ses forces en reprenant contact avec la terre. »

« Il arrive qu'un paysan de chez nous voit son champ dévasté par la grêle. Il ne désespère pas de la moisson prochaine. Il creuse, avec la même foi, le même sillon pour le grain futur. »

« Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de France qui meurt. Une jachère de nouveau emblavée, c'est une portion de France qui renaît. »

« Le cultivateur doit prévoir, calculer, lutter. Les déceptions n'ont aucune prise sur cet homme que dominent l'instinct du travail nécessaire et la passion du sol. De ce miracle chaque jour renouvelé est sortie la France, nation laborieuse, économe, attachée à la liberté. »

« Le cultivateur sème, mais il ne fait pousser ni mûrir le grain sans l'aide de Dieu. »




Mardi 24 Septembre 1940
des montagnes vieilles
champignon comestible :
lépiote élevée.



« Le travail des Français est la ressource suprême de la Patrie. Il doit être sacré. »

« Le travail est le partage de l'homme sur la terre, il lui est imposé par une nécessité inéluctable. »

« Pays classique de la qualité, la France saura rendre à toute sa production ce fini, cette délicatesse, cette élégance où elle fut longtemps sans rivale. »

« L'artisan, s'attaquant à la matière, en fait une œuvre ; la création d'une œuvre artisanale demande un effort physique, de l'intelligence et du cœur ; elle exige de l'homme l'esprit de décision et le sens de la responsabilité. Elle aboutit à la naissance du chef-d'œuvre par où l'artisan se hausse à la dignité d'artiste. »

« La lutte de classes considérée comme le grand moteur du progrès universel est une conception absurde, qui conduit les peuples à la désagrégation et à la mort, soit par la guerre civile, soit par la guerre étrangère. »

Si la concurrence est la loi de la vie, si les intérêts des patrons et des ouvriers peuvent parfois être opposés, l'intérêt général de la profession, qui leur est commun, doit dominer l'opposition de leurs intérêts particuliers. »







« L'école fera de tous les Français les servants d'une même foi, les chevaliers d'un même idéal, symbolisé dans ce mot unique : FRANCE ! »

« La vie n'est pas neutre ; elle consiste à prendre parti hardiment. Il n'y a pas de neutralité possible entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, entre la santé et la maladie, entre l'ordre et le désordre, entre la France et l'Anti-France. »

« Il est beau d'être libre, mais la « Liberté » réelle ne peut s'exercer qu'à l'abri d'une autorité tutélaire que nous devons respecter, à laquelle nous devons obéir. »

« L'Egalité est une belle chose, sur certains plans et dans certaines limites ; les hommes sont égaux devant la mort, ils sont égaux devant Dieu ; il appartient à une société civilisée de les rendre égaux devant la loi et de leur accorder, devant la vie, des chances égales. »

« Il ne saurait y avoir de fraternité véritable qu'à l'intérieur de ces groupes naturels que sont la famille, la cité, la Patrie. »







« La famille est la cellule essentielle ; elle est l'assise même de l'édifice social ; c'est sur elle qu'il faut bâtir ; si elle fléchit tout est perdu ; tant qu'elle tient, tout peut être sauvé. »

« La vérité, c'est que l'individu n'existe que par la famille, la société, la patrie dont il reçoit, avec la vie, tous les moyens de vivre. »

« N'espérez pas trop de l'Etat qui ne peut donner que ce qu'il reçoit. Comptez, pour le présent, sur vous-mêmes et, pour l'avenir, sur les enfants que vous aurez élevés dans le sentiment du devoir. »

« Une des grandes nouveautés du christianisme a été d'apprendre à l'homme à accepter librement la nécessité du travail et à conférer au travail le plus humble une valeur spirituelle. Nous aspirons de toute notre âme à restaurer cette valeur-là, qui repose en définitive sur le sentiment du devoir et le respect de la personne humaine. »



« La vertu maitresse, c'est la vertu de la présence : l'ordre écrit ou téléphoné ne vaut jamais celui qu'accompagnent à l'origine le geste, le regard, la voix, le port, la tenue. »

« Le chef est un homme qui a le sens des possibilités et qui dans l'action sait prévoir la réaction. »

« Le chef est un homme qui est capable de vouloir et de persévérer, car vouloir c'est vouloir toujours jusqu'à ce que le succès dispense de vouloir davantage. »

« L'exemple du chef constitue à lui seul un ordre qui n'a pas besoin d'être formulé. »



Enfants de France

Vous avez lu ces belles pages, emportez-les chez vous et que toute votre famille les relise souvent.

Ainsi de votre côté vous faciliterez la tâche du Maréchal.





1 fr.